

La curiosité avait subitement repris son empire ; ma conscience engourdie avait perdu le sien ; l'or ajoutait sa fascination à la soif de savoir ; je m'avançai vers le *réduit*.

Mais, imprudence inexplicable (dont vainement je cherchai le motif), au lieu de ramper, au lieu de me dissimuler, je marchai droit et rapidement au but.

Et pourtant je surpris Mathus.

La lampe éclairait la salle ; l'or couvrait le sol, le pavant de richesses inouïes, que le centenaire foulait de ses sandales.

Mais, et voilà ce que je n'avais pu deviner ! parmi les pistoles, les lingots et les piastres, des bijoux, bracelets, bagues, ceintures, se trouvaient mêlés ! L'éclat scintillant des brillants me frappa.

Toute évaluation était impossible.

Mathus était calme.

Il procédait à un triage intelligent qui lui permettait d'emporter de suite les plus précieuses valeurs, sous le plus léger format.

Il cherchait les perles et les diamants.

C'était réellement une puissante nature que celle de ce juif ; l'espoir l'avait presque tué ; la réalité le trouvait froid, résolu, calculateur.

Moi, je perdis la tête.

J'entrai, sans savoir ce que je faisais, frappant de mon talon le tapis métallique, regardant tout avec l'ébahissement stupide qui paralyse les facultés, fou peut-être, égaré à coup sûr, n'ayant aucun plan, aucune arrière pensée, aucune prévoyance de ce qui arriverait.

Certains rêves donnent une idée de cet état de l'âme.

Dans ces rêves, on voit se dérouler, sans y prendre part, des prodiges auxquels on est mêlé, c'est-à-dire qu'on y joue un rôle passif ; alors on ne s'intéresse à ce qui se passe que par nécessité et l'on ne cherche qu'à voir, sans tâcher d'influer sur le cours des événements.

Ainsi de moi.

Mais je ne songeai point.

Du reste l'idée ne me vint pas que je pouvais être endormi et sous l'oppression d'un cauchemar ; l'illusion laisse toujours un doute ; l'intelligence qui sommeille a des soubressauts ; et l'homme qui étouffe une hallucination, cherche à y échapper ; il se console, se disant : Je sortirai de ma torpeur, celui qui rêve un beau songe craint le réveil.

Moi, je sentais la réalité.

Mathus, arraché à sa préoccupation, se retourna et me vit.

De sa robe il tira un revolver.

Un revolver !

Je me souviens que je fus étonné et froissé.

Cela jurait avec la couleur locale ; ce juif devait avoir un pistolet à pierre avec garniture d'argent, comme tout Oriental.

Au lieu de l'arrêter, au lieu de protester, ou de chercher à éviter le coup, je réfléchissais à cela.

Il fit feu...

Je crois qu'il ne m'avait pas reconnu.

Le projectile me frappa.

Mathus avait tiré un peu précipitamment ; sa balle ne m'atteignit qu'au bras, me déchirant les chairs légèrement, sensation d'un coup de fouet qui cingle fortement la peau nue.

Le juif avait plusieurs balles à tirer ; je le compris et je me

baissai tout en bondissant contre lui ; sa seconde décharge passa au-dessus de ma tête. Il fut renversé, désarmé en un clin d'œil et réduit à l'impuissance.

Il m'avait reconnu.

Sous ma main qui le terrassait, il murmurait des reproches dont je fus piqué.

—Eh ! maître, lui dis-je, ce n'est pas après avoir voulu m'assassiner qu'il faut me traiter ainsi. Relevez-vous.

Je l'aidai à se remettre sur pied.

Il me regardait d'un air farouche ; moi je riais de sa peur, n'ayant aucune intention mauvaise.

—Maître, dis-je, ne vous méprenez pas ; je ne vous veux aucun mal ; je me repens d'avoir manqué à ma promesse.

Puis, rapidement, je lui racontai ce qui s'était passé depuis le moment où je l'avais aperçu ; son visage se rassérénait peu à peu ; mais il advint—j'en ai pleine souvenance maintenant—que, dans ma précipitation, je ne songeai pas à lui exposer le motif qui m'avait fait grimper au Santa-Cruz ; si bien qu'il dut supposer que j'avais voulu l'espionner.

Oubli malheureux !

—C'est bien ! me dit-il ; tu es moins coupable que je ne le craignais d'abord. Emplis tes poches de bijoux, comme moi ; prends-en tant que nous pourrons en porter sans éveiller l'attention en passant aux portes de la ville. Hâtons-nous.

J'étais enchanté de la tournure que prenait l'affaire. Mathus pardonnait ! Nous allions redescendre à Oran, je verrais Noémie ; je...

Et mes mains fiévreuses fouillaient les tas d'or pour y trouver les pierres précieuses.

—Assez ! me dit Mathus au bout d'un instant. Pas d'imprudence. Ne risquons pas de tout perdre ; il ne faut pas que l'on ait l'idée de nous fouiller, quand nous passerons au *Ravin*. Nous reviendrons faire un second voyage avec des mules et nous enlèverons tout.

—Allons-nous-en, dis-je.

—Pas encore ! fit-il. Les portes ne s'ouvrent qu'au jour ; nous ne devons rentrer qu'à sept heures, comme gens qui ont fait une promenade matinale. Asseyons-nous et fumons en causant jusqu'à l'aurore.

Mon cœur bondissait de joie, le vieux Mathus me traitait familièrement, sans rancune ; je me voyais au comble de tous mes vœux.

Je tirai ma blague pour rouler une cigarette ; lui bourrait une petite pipe indigène.

—Quel tabac fumes-tu donc là ? me demanda-t-il d'un air d'intérêt.

—Du Bosson ! fis-je.

—Votre Bosson est le meilleur débitant d'Oran, c'est vrai, dit-il ; mais voici un certain *touchran*, qui est divin pour la cigarette. Essayes-en.

J'ous la niaiserie d'accepter ; je me laissais aller à une confiance aveugle, quand j'aurais dû être tout défiance et tout soupçon.

Je fumai.

—Ah ! ça, maître, dis-je, puisque nous n'avons plus rien à faire, causons. Nous sommes amis à cette heure ; tu me vois disciple docile et dévoué ; ne m'expliqueras-tu pas tes secrets ?

—Lesquels ?

—La vipère d'abord.